



L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Et il faudra que ma femme et moi nous donnions chacun la moitié de notre récolte à la puissance législative et exécutive, et que les nouveaux ministres d'Etat nous enlèvent la moitié du prix de nos faveurs et de la substance de nos pauvres enfans avant qu'ils puissent gagner leur vie ! Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux ministres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du roi ?

L E G E O M E T R E.

Vous payez vingt écus pour quatre arpens qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui possède quatre cents arpens payera deux mille écus par ce nouveau tarif, et les quatre-vingts millions d'arpens rendront au roi douze cents millions de livres par année, ou quatre cents millions d'écus.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

Cela me paraît impraticable et impossible.

L E G E O M E T R E.

Vous avez très-grande raison, et cette impossibilité est une démonstration géométrique qu'il y a un vice fondamental de raisonnement dans nos nouveaux ministres.

L'HOMME AUX QUARANTE ECUS.

N'y a-t-il pas aussi une prodigieuse injustice démontrée à me prendre la moitié de mon blé, de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. et de n'exiger aucun secours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tissé de la toile, avec ma laine dont ils ont

éveillé. Elles quittèrent alors leur déguisement , qui eût pu donner des soupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaisseau qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuse. C'est cet Eden dont les jardins furent si renommés qu'on en fit depuis la demeure des justes ; ils furent le modèle des champs Elysées , des jardins des Hespérides , et de ceux des îles Fortunées ; car dans ces climats chauds , les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombrages et les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les cieus avec l'Etre suprême , ou aller se promener dans le jardin , dans le paradis , fut la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre , et qui n'ont pu guère avoir encore d'idées nettes ni d'expressions justes.

Dès que la princesse se vit dans cette terre , son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dressèrent un petit bûcher de girofle et de cannelle. Quelle fut sa surprise lorsque , ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bûcher , elle le vit s'enflammer de lui-même ! Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf , dont elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princesse eût éprouvés dans toute sa vie ; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher ; elle le désirait , mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien , dit - elle à l'oiseau , que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement et de joie. Je ne croyais point à la résurrection , mais mon bonheur m'en a convaincue.

pieds de *Formofante*. Ah ! que vous êtes aimable , dit-elle , et que je vous adorerais , fi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'*affaire* !

Tandis qu'*Amazan* fe fait la paix avec la princesse , tandis que les Gangarides entaffaient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies , et que les flammes s'élevaient jufqu'aux nues , *Amazan* vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux monarque , la couronne en tête , s'avancait fur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes ; cent autres chars fuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perfonnages en manteau noir et en fraife , montés fur de très-beaux chevaux ; une multitude de gens à pied fuivait en cheveux gras , et en filence.

D'abord *Amazan* fit ranger autour de lui les Gangarides , et s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'aperçut , il ôta fa couronne , descendit de fon char , embrassa l'étrier d'*Amazan* , et lui dit : „ Homme „ envoyé de DIEU , vous êtes le vengeur du genre „ humain , le libérateur de ma patrie , mon protec- „ teur. Ces monftres facrés dont vous avez purgé la „ terre étaient mes maîtres au nom du *vieux des fept* „ *montagnes* ; j'étais forcé de fouffrir leur puiffance „ criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné fi j'avais „ voulu feulemeut modérer leurs abominables atro- „ cités. D'aujourd'hui je respire , je règne , et je vous „ le dois. „

Enfuite il baifa respectueufement la main de *Formofante* , et la fupplia de vouloir bien monter avec *Amazan* , *Irla* et le phénix dans fon carroffe à huit mules. Les deux palestins , banquiers de la cour , encore profternés à terre de frayeur et de reconnaissance ,

condamnera *Fa tutto*. C'est une petite consolation ; mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable que le bonheur du tendre *Amabed*.

Quelle est donc la destinée des faibles mortels , de ces feuilles que les vents emportent ! nous sommes nés *Amabed* et moi sur les bords du Gange ; on nous emmène en Portugal ; on va nous juger dans un monde inconnu , nous qui sommes nés libres ! Reverrons - nous jamais notre patrie ? Pourrons - nous accomplir le pèlerinage que nous méditons vers ta personne sacrée ?

Comment pourrons-nous , moi et ma chère *Déra* , être enfermées dans le même vaisseau avec le père *Fa tutto* ? cette idée me fait trembler. Heureusement j'aurai mon brave époux pour me défendre ; mais que deviendra *Déra* qui n'a point de mari ? enfin , nous nous recommandons à la Providence.

Ce fera désormais mon cher *Amabed* qui t'écrira ; il fera le journal de nos destins ; il te peindra la nouvelle terre et les nouveaux cieus que nous allons voir. Puisse *Brama* conserver long-temps ta tête rase et l'entendement divin qu'il a placé dans la moëlle de ton cerveau !

